



HAL
open science

Larmes de Sisyphe

Mateusz Chmurski

► **To cite this version:**

| Mateusz Chmurski. Larmes de Sisyphe. 2021. hal-03746727

HAL Id: hal-03746727

<https://hal.science/hal-03746727>

Submitted on 5 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mateusz Chmurski

Larmes de Sisyphe

D'Amiel à Schnitzler ou Márai, nous avons appris comment les journaux, ces écrits de soi perdu, s'étalent parfois, prenant des proportions océaniques. Nous avons découvert aussi comment d'autres renferment leurs vies dans une grammaire concise, cristalline, frappant l'œil de son éclat tel le soleil se reflétant dans un lac solitaire entre les cimes. L'aventure qu'est leur édition et traduction n'en devient que plus difficile, plus fascinante aussi, comme peuvent en témoigner les journaux de Franz Kafka, récemment publiés dans leur intégralité en français.

Parus au printemps 2020 aux éditions NOUS à Caen quelques jours avant le décès de leur traducteur, le regretté Robert Kahn, survenu le 6 avril 2020, les *Journaux* sont devenus un événement : œuvre-monument et œuvre-testament de l'auteur et de son traducteur à la fois. Ainsi, ils succèdent au *Journal* censuré et fardé par Max Brod, l'inséparable ami de l'auteur, connu déjà dans la traduction de Marthe Robert (1954) pour nous donner à voir la vie-œuvre de Kafka dans son intégralité : constellation scintillante entourant un corps frêle piqué d'idées. Amas d'étoiles et de poussière interstellaire. Une nébuleuse qui fusionne vie et œuvre à la fois. Le chaos Kafka. Le cosmos K.

Constellation

La faute donc à K. tout d'abord. À Joseph K. Ce personnage fictif le plus emblématique parmi tous les autres héros de la prose kafkaïenne, figure-symbole du *Procès* au monde moderne que Kafka avait engagé il y a bientôt un siècle (1925) et qui est toujours en cours, par son intensité désespérée sut séduire la constellation que forment tant Brod, Robert et Kahn que les lecteurs du monde entier. La recherche de liens entre fiction et réalité de la vie de son auteur explique d'ailleurs pourquoi ses manuscrits n'ont pas brûlé. Et sa quête résonne avec nos vies depuis plus d'un siècle.

« Sisyphe était célibataire » – nota Kafka en 1922. Et Sisyphe, attelé à sa montée, infinie, aux sommets (de la perfection), il l'incarna sans doute lui-même. Mais, contrairement au mythe, les deux, K. et Kafka, furent entourés de proches, d'*afficionados*, d'héritiers aussi. Celles et ceux qui d'un corps qui s'écrit dans ses premiers cahiers, au corpus – édité, commenté, traduit – accompagnaient ses mots, ses images, ses récits tout au long d'un périple de presque un siècle séparant les manuscrits originaux de l'édition caennaise. Celles et ceux qui, comme Brod, osèrent non seulement ignorer le dernier vœu du défunt de détruire les douze cahiers *in-octavo* et une liasse de feuillets contenant les journaux, mais aussi censurer leur contenu en vue des premières publications des extraits (dès 1937), puis de l'intégralité du texte toujours soumise cependant à la sélection, certes amicale, mais voilant notamment divers aspects charnels de la vie de Kafka (1951). Celles et ceux enfin, qui, les éditeurs de la *Kritische Ausgabe* allemande en tête de file (1990), rétablirent le chaos initial de ces cahiers,

où les années se mélangent, les variantes des textes foisonnent (jusqu'à cinq réécritures d'un paragraphe, d'une phrase même), idées, formulations, bribes de récits étincellent : parfois abandonnées, parfois aboutissant aux pages entières des récits *in statu nascendi... et dubitandi*. Or : « si j'écris une phrase, par ex. Il regarda par la fenêtre, elle est déjà parfaite » nota le jeune diariste dans le premier cahier de ses journaux, le 19 février 1911. À raison.

Que les manuscrits des journaux demeurent donc dans les collections de la Bodleian Library d'Oxford. Qu'ils témoignent. Et que doutes, joies et espoirs de leur auteur nous accompagnent sur les bancs de nos procès, dans ces salles d'audience devant l'inconnu que sont nos vies. Car c'est ainsi que se réincarne de génération en génération l'insaisissable K.-Kafka. Écrivain et héros forgé dans la syntaxe de la Loi et du Doute à la fois. Mais aussi du corps, de la sensualité, ainsi que de l'humour qu'on aperçoit de mieux en mieux. Et du chaos. Créatif.

Corps

« Surtout ne pas surestimer ce que j'ai écrit, cela ne fait que mettre hors d'atteinte pour moi ce qu'il y a à écrire » – dans les *Journaux* on découvre ainsi Kafka montant vers les cimes de l'écriture qu'on connaît. Fait significatif qui en dit long sur les difficultés de traduire le style laconique, cristallin par endroits, de Kafka, résonnant en allemand avec une modernité qui dépasse de loin ses contemporains ; le terme allemand *Schreiben* rendu par « littérature » chez Robert devient « écriture » chez Kahn.

De même, on y découvre celui qu'on voulait voir introverti à souhait bien plus proche du corps et de la vie quotidienne qu'il fuyait certes, mais dans laquelle il savait également se retrouver, du moins par moments (« Le plaisir de la salle des bains. – Compréhension progressive. Les après-midis que j'ai passés avec mes cheveux »). Kafka, le Sisyphe qui écrit. Bel et bien vivant sur les feuillets de ses manuscrits rendus au plus proche de l'original dans l'effort ultime du traducteur, celui à qui on doit également les *Derniers cahiers* (2018) et les lettres *À Milena* (2015), entre autres écrits d'Auerbach et de Benjamin notamment.

Les *Journaux* complètent ainsi l'image de Kafka, l'introverti, celui du « monde merveilleux que j'ai dans la tête » se plaignant souvent des « migraines, insomnies », par celle de l'écrivain vivant des instants de grâce, et d'acceptation de soi, qu'on lui croirait étrangers. Comme dans ce fragment sur ses fameuses visites à la piscine : « la période qui vient de se terminer, et pendant laquelle je n'ai écrit aucun mot, a été importante pour moi parce que j'ai cessé, dans les piscines de Prague, de Königsaal et de Czernoschitz, d'avoir honte de mon corps ». Ou encore : « Cet après-midi je me suis étiré pendant 3 heures sur le lit en m'excusant par des songes ».

S'y rajoutent enfin les remarques sur la sexualité de l'auteur qui intrigue depuis l'époque, entre spéculations sur sa fuite devant le charnel et celles sur sa bi-/homosexualité qui reviennent de temps à autre, comme récemment sous la plume de l'historien Saul

Friedländer, auteur de *Kafka. Poète de la honte* (2013, trad. fr. 2014). Les *Journaux* apportent nombre d'indices à ce sujet, souvent censurés par Brod dans les éditions précédentes, témoignant tant des désirs (« Je passai près du bordel comme si c'était la maison d'une bien-aimée ») que des peurs, notamment hygiéniques, de Kafka, qui résonnent tellement avec le monde contemporain. Reiner Stach, auteur de la plus ample biographie de l'auteur à ce jour (2002-2014) les explique par ailleurs par la peur ambiante des maladies vénériennes, omniprésentes à l'époque, tout en rajoutant dans un entretien au *Monde* que « c'est seulement maintenant que le monde de Kafka devient réalité ». La pandémie semble lui avoir donné raison.

Chaos

Enfin et peut-être avant tout, les *Journaux* témoignent de l'« envie d'extirper complètement de moi par l'écriture tout mon état de peur et, de même qu'il vient des profondeurs, de le déverser dans la profondeur du papier ou de le mettre par écrit de telle façon que je puisse m'incorporer complètement ce qui est écrit ». Celle qui intrigue et inquiète le plus dans l'œuvre de K.-Kafka. Le passage d'un corps qui se fuit à un corps qui s'écrit. Du chaos au cosmos.

« Tout ce que j'écris vers soi, loin de ma plume » – restituer le chaos pour que l'étendue et la complexité de la constellation qu'est l'écriture de Kafka en émerge, tel a été le but des éditeurs de l'édition critique que Robert Kahn a enfin offert au lecteur francophone. Esquisses d'œuvres, parfois de chapitres entiers s'y entrelacent avec le quotidien de l'auteur, comme dans le cas du « Verdict » suivi par son commentaire. Écrire en devient un mode de pensée. De (sur)vie.

Dans ses cahiers scintillent ainsi les cristaux d'idées parfois abandonnées, marques d'un instant, d'une émotion : « ...un centre de gravité qui n'a pas de travail à faire devient du plomb et s'incruste dans le corps comme une balle dans le fusil ». Ou bien : « je pense à mes nuits à la fin desquelles j'ai été tiré d'un profond sommeil, pour me réveiller comme si j'avais été enfermé dans une noix ». Kafka qui note « moi, moi seul suis l'observateur de par terre » expose sur la scène de l'écriture les silhouettes de ses émotions, ses pensées, « exemples de l'effet fortifiant que je dois à ces écrits pourtant insignifiants dans leur ensemble ». Il ose. On le suit.

La faute à Kafka, en somme ? La faute à l'art au nom duquel le lecteur l'accompagne non seulement à la piscine ou chez le comptable, mais s'assied, curieux, compatissant ou ému, devant la scène de l'intime. Observant chaque pavane du doute et chaque fantasme qui grise. Chaque rêve et chaque cauchemar. Toute angoisse. Crise. Larme.

Les *Journaux* demeurent ainsi un récit tant sur l'art se hissant aux sommets que sur l'intimité qui lui a permis d'éclorre. Celle d'un chaos initial de la vie de Kafka dont surgissent, par

moments, les lignes d'une constellation. Le cosmos K. Et si « se lier d'amitié avec le Chaos » reste « la terrible tâche de l'humanité future » à en croire le poète-philosophe pragois, Ladislav Klíma, celui qui l'a peut-être le plus pleinement réussi, à l'époque du moins, reste sans doute K.

D'entre les ruines du siècle dernier, du chaos au cosmos qui ne s'accomplit que dans les yeux du lecteur, il surgit. Tente de nouveau, après tant d'échecs essaie de se hisser, « d'échouer encore, d'échouer mieux ». Le Sisyphe moderne, celui de Camus et de Beckett. De Kafka aussi. Celui à qui on ordonna d'être heureux. Celui qui, cette fois-ci plus que jamais, veille au sort de ces larmes.

Que d'autres viendront admirer.